

Attente de la neige.

Dès avant le lever du jour, sans avoir vu encore l'épais plafond de nuages, je savais qu'il allait neiger. La température n'était pas plus basse dans ma chambre que la veille, lorsque je sortis du lit; pourtant j'eus immédiatement froid aux genoux. Il me semblait que sur eux s'appliquait une couche d'air plus froid qui en épousait exactement la forme. Ce froid gagnait peu à peu, il descendait dans mes jambes, il remontait à l'intérieur de mes cuisses. Mes mains, mes pieds se prenaient. Au lieu de dégager comme à l'ordinaire de la chaleur, une chaleur doucement humectée, ils sécrétaient, invisibles, de sèches aiguilles de glace. Je ne chauffais pas ma chambre de ma présence, je la refroidissais.

Le froid se localisait en certaines parties de mon corps. Le foyer le plus ardent se situait bien dans mes genoux, il avait son siège dans la rotule à peine recouverte de chair. Mais ce n'était là que le point le plus sensible. J'avais froid au squelette, à tout le squelette. D'habitude, je ne me rends pas compte de son existence comme un tout. Je rencontre des os, je m'éprouve structuré par lui, mais je ne le sens pas. A moins qu'il ne reçoive un coup du dehors, il est d'une parfaite insensibilité. Tandis qu'en ce moment, ce n'est pas que j'y aie mal, ce serait trop dire, mais je ressens en lui comme une gêne, une inquiétude. J'ai envie de mettre mon squelette au chaud, à l'abri, donc de me recoucher, car il me paraît cassant, mais aussi, ce qui me rassure quelque peu, dur comme du verre, et translucide, presque luminescent comme l'arête des orphies. J'ai l'impression que devant un miroir, je le verrai transparaître sous la peau.

J'ai en moi un noyau de gel dont la froidure se communique à la chair environnante. A l'inverse de ce qui se passe d'habitude, où le froid est

superficiel, naît du contact de l'air extérieur et colonise peu à peu des couches de plus en plus profondes du corps, non sans susciter en elles de vives réactions de défense. Je me couvre. Cela ne suffit pas. Car ainsi j'enferme le froid en moi. Je l'empêche de trouver une issue. Peut-être faudrait-il au contraire aérer mon corps, mais je n'en ai pas le courage, et puis n'ajouterais-je pas au froid interne celui du dehors, quand même assez vif? J'imagine que tout au moins celui-ci ferait obstacle à la sortie de celui-là, qu'ils s'affronteraient tous deux à la limite de mon corps.

D'ailleurs, j'ai en même temps froid et chaud, car, entre l'os et la peau, la température du sang s'est, semble-t-il, élevée de plusieurs degrés, la circulation est devenue plus rapide et comme pétillante, sans doute pour compenser ce refroidissement profond.

Quant à ma peau, elle est très sèche, affinée, extrêmement irritable. Le moindre choc s'y grave durablement, la moindre griffure la déchire comme du papier de soie. J'ai peur qu'on me touche. La grosse laine de mes chaussettes me gratte. Tout à l'heure, lorsque j'ai retiré mes vêtements afin de prendre ma douche, ils se sont mis à crépiter avec une violence telle qu'il m'a paru sentir dans mes doigts le fourmillement de menues étincelles.

On dirait que l'air, même à l'intérieur de la maison, a une odeur particulière, blême, bleu pâle qui demeure dans la bouche et le nez et fait penser au très réconfortant inconfort de la haute montagne.

Cependant, il n'a pas neigé de la journée, mais, le lendemain, les nuages fondaient dans le ciel, laissant tomber une petite pluie fine dont les gouttes ressemblaient à de minuscules fragments de duvet.